

La vertu par le chant



Odilon-Jean Prier

1920

L'auteur

Odilon-Jean Prier



Odilon-Jean Prier est un poète belge d'expression française né à Bruxelles le 9 mars 1901 et mort dans la même ville le 22 février 1928.

Allusion aux poètes

Désireux de tenir l'été dans ma demeure
je tue un lièvre gras et l'emporte au cellier.
Le goût de la saison s'y cache tout entier
avec l'odeur de l'herbe et ses voix les meilleures.

Sans doute, ce trésor sera bientôt pillé
et comme des raisins les mouches violentes
naîtront dans sa fourrure aujourd'hui rayonnante.
- Mais c'est une leçon qu'on ne peut oublier.

Car, mon ami, si tu implores les poètes,
ils vont te révéler de dangereuses fêtes :
puisant dans leur mémoire une vive beauté,

ils composent des vers où brille la souffrance
et montrent, orgueilleux de leur grande opulence,
quelque poème lourd comme un lièvre tué.

Défaite

Je ne suis pas parti
ma chambre m'a vaincu.
Pourquoi si durement
aime-t-elle ce corps ?

Pourquoi clouer au mur
mes coudes prisonniers ?
Et pourquoi me garder
debout en face d'elle ?

C'est vrai, j'avais menti :
j'ai désiré la gloire,
- Ce besoin de m'enfuir
ne fut pas un essor -

mais au moins si ma voix
demeure belle et fraîche,
ah ! que l'on me soutienne
un peu sous les épaules !

- Appuyé aux fenêtres
(et derrière cela
à la nuit maritime
où les mouettes souffrent),

je médite un combat
léger et foudroyant
un vol inattendu
à l'immobilité...

J'avance ! Je nourris
une ardeur sans égale !
- Et transporté soudain
de colère et d'orgueil,

pour connaître les fruits
que porte mon malheur,
je secoue en criant
ce grand arbre nocturne !

Églogue désolée

Amour dont je chéris la fourrure mouillée
quand remue à ton cou ce minable ornement,
laisse-moi du beau corps que tu meus sagement
peindre la vraie image austère et dépouillée.

Je t'emporte avec moi, masque de porcelaine,
silencieux esprit de la rue en été.
Quand, écoeurante enfin par trop de chasteté,
l'odeur des eaux pénètre une terre plus saine,

quand la ville mûrit comme un fruit altéré,
sous la pluie et le gaz favorable aux baisers,
je sais que ton oeil jaune a des feux indomptables.

- Mais, guerrière, ta voix qui m'enchanté et m'accable
je la viens étouffer dans tes cheveux épais,
- et qu'un poème pur consacre notre paix.

La Cène

Tu ne t'es plus, Seigneur, assis à cette table.
Aussi impatient de passer que le sable,
parce que je suis seul je parle du bonheur.
Ayant mangé ces fruits, je goûte la liqueur.

Ma récompense fut la grandeur de l'attente.
L'orage peut noyer les routes éclatantes :
admirable tu vins dans ma jeune saison
par les portes d'Avril et le rude gazon.

- J'impose à mon plaisir cette cause pieuse.
Car ces mois sont pareils aux eaux tumultueuses
où l'arbre plein d'amour retombe convulsé.

Qu'ils coulent ! Je prévois l'abondance future,
et dans tous les vergers je ressens le murmure
d'une arche qui s'ébranle aux confins de l'été.

Le voyageur prévoyant

Ma ville a des chemins serrés comme des herbes
S'écoulant le long d'elle et recouvrant son corps.
Tous également purs, également superbes,
Ces fleuves bigarrés n'ont pas besoin de ports.

Chaque jour, je le crois, contient une marée
Qui grandit et m'enlève, ô lampe, à vos lueurs.
Les routes que je suis ont une destinée,
Je ne résiste pas à leur grande douceur.

Frère de ces oiseaux qui vivent dans les vagues
Je ne change le sort que s'il est sans raison.
Amour il faut laisser vos attitudes vagues
Si vous voulez dormir dans ma froide maison.

Le mouvement de l'eau, des cités, des poèmes,
Comble paisiblement un silence infécond.
Le redoutable hiver se retrouve en lui-même :
La mémoire est encor un grenier plus profond.

Si tu veux me tenter, il te faut plus d'adresse
Laisse, je ris de toi, laisse-moi, vanité !
- Non ! ce n'est pas en vain que, t'ayant surpassé,
Ce coeur gonflé de sang refuse la sagesse.

Manque d'illusions

I

Muse, rappelle-toi l'enfant aux genoux maigres
que nous vîmes, gonflés de rancune et d'amour,
prendre nonchalamment le chemin du retour
sous mille arbres blessés de ses rires allègres ;

sans trop y réfléchir aux gloires de ce corps
le souvenir ajoute une Raison sereine
- et pourtant nous l'avions reconnue fort humaine
aussitôt qu'elle eût fait les gestes du remords...

Qu'en dire (si déjà nous retrouvons ces choses
d'un coeur bien plus égal qu'il n'apparaît souvent)
sinon que des bonheurs formés logiquement
nous attendent, sans doute, où tu me les proposes ?

II

Contre ma chambre nue une ville résonne
d'harmonieux travaux, de sauvages loisirs.
Elle veut m'arracher à mon meilleur plaisir.
- J'écoute s'efforcer ce monstre monotone.

J'écoute, dans le ciel plus épais qu'un rideau,
un oiseau discordant crier qu'on se réveille,
le jour industriel monter comme une treille,
et sonner le feuillage où frappe un fleuve d'eau.

Muse, le coeur me fend au milieu de leur vie :
je crois à la beauté des travaux patients.
Si nous demeurons doux chez les hommes bruyants,
c'est de toi qu'ils riront, ma sainte Poésie.

- Ah ! quittons cette chambre et suis-moi, déguisée.
Si le deuil est ici la parure des dieux
ils te reconnaîtront à tes splendides yeux.
- Et si leur existence est toujours aussi gaie,

ton corps éblouissant comme un poignard, ton corps
par la danse terrible et le poème sombre,
quant tu dépouilleras les voiles et les ombres
leur montrera ta vie au milieu de leur mort.

Petit jour

Entre deux heures du matin
et le temps
où le coeur
bat moins vite,

le jeune homme se perd, s'exalte,
et son amour est sur le monde
comme une chose dangereuse.
Ainsi le nageur qui dévoile
une âme paisible et profonde
en se livrant aux vagues creuses.
Ainsi le jeune homme insolent
se désole de la vie
comme s'il la rendait meilleure.

Entre deux heures du matin
et le temps
où le coeur
bat moins vite,

comme s'il voulait plus d'ardeur
au plaisir dont parlent les hommes,
comme si devant leurs bonheurs
il appréciait sa tristesse,
comme si beaucoup d'espérance
jetait sur eux une lueur,
- il voudrait connaître le vide,
juger qu'il est délicieux
ou s'il sait des choses meilleures.

Entre deux heures du matin
et le temps
où le coeur
bat moins vite,

ce jeune homme plein de douleur
ne se tourne pas vers les rêves.
Que son orgueil éblouissant,
radieux et nu, le protège !
- Il épouse au milieu du monde
sa vérité rude et brillante.

Et il se réjouit d'apprendre
à ceux qui vantent sa douceur,
qu'il a trouvé un trésor froid
dans un pays où vont ses voix,

entre deux heures du matin
et le temps
où le coeur
bat moins vite...

Prière pour être sage

Ah ! ne me soyez plus, orgueil, d'aucun secours.
Cet hiver épuisant me laisse trop sincère
et j'ordonne avant tout une force sévère
à mon coeur fatigué d'inutiles détours.

Il ne me reste plus qu'un misérable amour
et le secret de l'Ange égaré sur la terre ;
mais écoute ! je sais une route légère,
j'imité Dieu avec ce rire de velours...

Que ferais-je à présent de votre lourde vie ?
Montrez-moi le chemin des vagues endormies,
laissez-moi découvrir un rivage inconnu ;

et que m'agenouillant sur ces plages parfaites
par le bruit d'un poème et des eaux satisfaites
la grâce de la mer augmente ma vertu.

Projets

Tout contribue au philtre où baigne le poète.
Cette chambre elle-même a des vertus secrètes.
Ne me détrompez pas : tenu par son odeur
je trouve à votre sang une étrange vigueur.

Plions ce jaune corps à des songes pratiques !
Moi ne tolérant pas qu'une maigre logique
ravisse un si beau prêtre au culte de l'erreur,
je vous dis pastorale et pleine de fraîcheur.

A nous deux, cet hiver, indifférente épouse !
Sous la tonnelle morte aux couleurs de vos blouses
je saccage sans goût les appâts désolés
dont votre faux renom nourrit ma vanité.

Puisque l'on m'a lavé dans cette eau corrompue
je vais rester longtemps au tournant d'une rue
pour recevoir de vous avec placidité
le philtre desséché de ma sincérité.

Récompense

Ô corps tout secoué de prochaines musiques !
Lié contre la table où pèse ton sang noir,
laisse-toi transporter d'un rire dramatique
et de honteuse ardeur embellis ton espoir.

Fils indigne de l'or natal, apôtre étrange,
je désire la mer mon patrimoine bleu ;
j'épuise tous mes cris dans les ailes d'un ange,
je tente d'acquérir la sagesse du feu.

Ah ! que craindrait mon corps du printemps sur la terre ?
Je vendange ma vigne avec gloire et colère,
mon amour a repris la face de la nuit.

- Et dans le bruit mortel que fait l'aube criante
voici ! Je reconnais, généreuse et riante,
la Muse au coeur flambant, la porteuse de fruits !

Récréation

Muse des champs je vous rejoins.
Ouvrez votre aile, mon amie,
nous allons conquérir la pluie
et mille foudres dans les foins.

Ce minuit pâle, je l'accueille,
où le peuplier des jardins
hésite, se plie, et soudain,
pêche la lune au ras des feuilles.

Mais demain, ma fidèle amie,
ivres de verdure et d'émoi,
nous célébrerons les prairies,
nous nous baignerons dans les bois.

Et si les flûtes de la vie
aux cris du seigle ont répondu,
je vous dirai, sans ironie,
que ce Dimanche m'était dû.

Une marée nocturne

Ma chambre garde au coeur une vertu glacée ;
ce soir d'hiver je suis son plus rude ennemi.
Mais je puise une faim de victoire et de cris
dans le silence même où elle est enfoncée.

Sans peur, sans joie, avec une voix mesurée,
mûrie et nourrissante à la façon des fruits,
je dis que mon poème est heureux de la nuit.
Il se forme et il monte avec un bruit d'armée.

Pour ce dieu résonnant d'une excessive faim
je déchaîne dans l'ombre en élevant la main
une très studieuse et très ardente fête ;

c'est bien. J'éteins la lampe et je serre les dents :
ma chambre se soulève. Avec l'aube, les vents
enflent la voile. Et nous partons dans la tempête !

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
Allusion aux poètes	p. 4
Défaite	p. 5
Églogue désolée	p. 7
La Cène	p. 8
Le voyageur prévoyant	p. 9
Manque d'illusions	p. 10
Petit jour	p. 13
Prière pour être sage	p. 15
Projets	p. 16
Récompense	p. 17
Récréation	p. 18
Une marée nocturne	p. 19